

Galerie Schlassgoart

## L'art grandeur nature

Fernand Roda expose sa vision de la nature



Fernand Roda: la beauté au sens kantien du terme.

(PHOTO: ERIC BRAUSCH)

PAR NATHALIE BECKER

La galerie Schlassgoart dans les espaces du Pavillon du Centenaire-ArcelorMittal présente actuellement une époustouflante et vivifiante exposition intitulée «Natura-Naturata» et mettant en scène une sélection d'oeuvres du plus luxembourgeois des peintres de Düsseldorf, Fernand Roda.

Roda, très attaché à la scène artistique du pays, aime à poser régulièrement ses valises dans l'une ou l'autre galerie du Grand-Duché. Après son exposition fin 2010-début 2011 à la Galerie L'Indépendance où il présentait 33 portraits «mécaniques», voilà l'artiste de retour à Esch afin de nous livrer sa vision de la nature, thème qui le motive et l'inspire depuis le début de sa carrière.

La «Natura naturata», cette nature en équilibre dont l'homme peut disposer, le touche au plus profond. L'élève du charismatique Joseph Beuys est un être qui proclame «les droits de la nature», une nature puissante et belle, luxuriante, envahissante qui dans ses œuvres est vide de toute présence humaine. Dans des toiles au format monumental, dont certaines ont

été réalisées exclusivement pour l'exposition comme cet immense panorama d'une clairière de résineux dont les dimensions auraient pu être encore plus grandioses si le peintre n'avait pas manqué de place dans son atelier, il exalte une nature qui nous défie par sa beauté, sa force sauvage.

Cependant chez Roda, la nature n'est pas une représentation intrinsèque de la réalité. Elle est avant tout une transcription picturale de la vision de l'artiste et se prête à la libre interprétation du spectateur. En effet, Roda dans sa pratique, s'appuie aussi constamment sur la puissance de l'imagination. Il s'est toujours attaché à ce mot d'ordre : «Ne peignez pas ce que vous percevez, mais la façon dont vous le percevez».

### Tension entre la vision et la réalité

Ainsi règne dans sa production un conflit, une tension entre la vision et la réalité. Et à l'instar de Goethe dont Roda aime à citer des versets du poème «Nature et Art», il end sur la toile à personnifier les deux éléments. Ce sont de véritables portraits de forêts de bouleaux, de chemins ombragés, d'orées qu'il

exécute dans des compositions au riche chromatisme et au rendu perspectiviste parfois volontairement faussé.

Et puisque l'artiste n'a jamais tenu compte du clivage entre la figuration et l'abstraction, il juxtapose éléments naturels et éléments géométriques à la limite de l'abstrait comme dans ses œuvres «rayonnistes» de 2009 où apparaissent des disques en bois qui font se déplacer le pittoresque visible et tangible de ses paysages naturels vers la subtilité d'une vue de l'esprit.

Fernand Roda est ainsi. Il a l'intuition d'une autre réalité, celle de la beauté au sens kantien du terme, celle de l'art et de l'action de la peinture et désire coûte que coûte nous la faire partager. Enfin, il est nécessaire ici de saluer la haute tenue de l'accrochage de cette exposition dans les espaces du Pavillon ArcelorMittal car nous avons vraiment la sensation d'appréhender une œuvre d'art globale tant les peintures de Roda s'y déploient en harmonie.

Jusqu'au 7 novembre. Galerie Schlassgoart. Ouvert du mardi au dimanche de 15h à 19h. Pavillon du Centenaire-ArcelorMittal.

## Le monde sans mémoire de Kaori Ito

La danseuse japonaise propose «Island of No Memories» ce soir au Grand Théâtre

Jeune prodige, Kaori Ito découvre la danse dès l'âge de cinq ans en s'engageant dans une formation de ballet classique. Consacrée à 18 ans en tant que meilleur espoir japonais, elle va étudier au Purchase College de New York. On a pu la voir depuis chez Decoufflé, Alain Platel, Sidi Larbi Cherkaoui ou au sein du ballet Preljocaj. Sa danse, mélange de danse classique, de danse contemporaine, de cirque et d'arts martiaux, ne ressemble à aucune autre. On pourra la voir au Grand Théâtre ce mardi soir à 20 heures. Son spectacle, «Island of No Memories», s'interroge sur la mémoire. Est-elle une prison? Se souvenir empêche-t-il les hommes d'être libres? Isidora est un lieu qui a toutes les apparences de notre

monde, mais c'est un univers particulier puisque ses habitants ne se rappellent rien.

Réservations (20/8 euros) au tél. 47 08 951 ou sur [www.luxembourgticket.lu](http://www.luxembourgticket.lu).



L'univers particulier de Kaori Ito.

(PHOTO: LAURENT PAILLIER)

## Gide, le

Entretien en marge d'une

INTERVIEW: FRANCK COLOTTE

Pour conclure l'exposition «André Gide et les siens» initiée par l'Institut Pierre Werner, Frank Wilhelm et Cornel Meder ont parlé hier soir à Neumünster d'Aline Mayrisch, évoquant ce «couple improbable et complice» que formait cette altruiste tourmentée avec Gide, l'intellectuel égotiste. Cornel Meder a présenté son projet de recueil des Ecrits d'Aline Mayrisch, une somme qui devrait faire date sur la voie d'une connaissance approfondie de l'esprit de Colpach. Nous vous interrogeons Frank Wilhelm en prélude à la rencontre d'hier soir à l'IPW.

■ Selon vous, quelles perspectives littéraires et culturelles la correspondance André Gide - Aline Mayrisch offre-t-elle au Luxembourg?

La correspondance entre Aline Mayrisch-de Saint-Hubert et André Gide, éditée par Cornel Meder et Pierre Masson (Paris, Gallimard, 2007), révèle la complicité inattendue entre un auteur imbu de lui-même qui tend tout entier vers une carrière littéraire d'intellectuel conscient de sa valeur et une autodidacte intuitive à laquelle la société de son temps interdisait l'émancipation scolaire et mentale, et qui a trouvé dans l'engagement

social et humanitaire un terrain digne de sa vocation. Cette relation épistolaire représente, pour le Luxembourg encore si étriqué d'il y a un siècle, un appel d'air salutaire. On y découvre la génération d'après la Première Guerre mondiale aspirant à la réconciliation franco-allemande, en même temps que le désir d'aller à la découverte de la sensualité et du monde culturel. Gide et Mme Mayrisch furent cosmopolites dans l'âme, l'un pronant une perpétuelle disponibilité d'esprit, l'autre se prétendant «de nulle part et de partout». Grâce à leurs lettres, on a l'impression d'assister à leurs entretiens, à leurs affinités, à leurs complexités. Certains de mes étudiants à l'Université du Luxembourg ont consacré des travaux à ce sujet.

■ Avec Goethe et Hugo, Gide fut de ces écrivains qui eurent des liens étroits avec le Luxembourg. Que symbolisent ces trois auteurs?

Goethe, c'est le type solaire, olympien qui, au milieu même de la guerre et de ses misères - la campagne de France en 1792 - trouve moyen de célébrer l'esprit et de projeter dans le site et la forteresse de Luxembourg un tableau de Pous-sin. C'est aussi l'auteur du Werther, décanté par l'âge et devenu classique par le biais, notamment, de son séjour en Italie. C'est encore l'Allemand amoureux d'une France - Strasbourg - aux affinités teutones, tout comme Hugo - nom germanique - se disait d'origine allemande et fut pourtant si Français. Deux auteurs qui symbolisent l'Europe de Charlemagne, mais aussi celle d'Adenauer et de de Gaulle, avec le dualisme complémentaire de la germanité et de la francité si éloquent pour un Luxembourgeois. Deux écrivains dessinateurs, l'un classicisant, l'autre romantique en diable. «Hugothe», comme les appelle Jean-François Prévand en souvenir de leur séjour à Luxembourg à quelques lustres de distance, dans la pièce que les Amis de la Maison de Victor Hugo à Vianden lui ont commandée en 2002 pour le bicente-



Frank Wilhelm

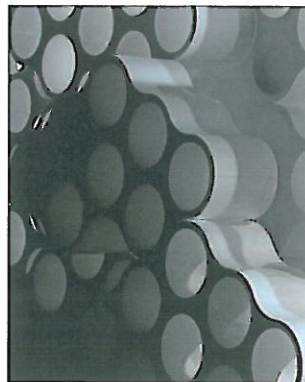
(PHOTO: A. ANTONY)

## «Le design, c'est

Design: les

Le Musée d'art contemporain de Chicago accueille jusqu'au 20 janvier une rétrospective du travail des designers français Ronan et Erwan Bouroullec, deux frères animés par une quête de simplicité et de fonctionnalité dans un monde saturé d'objets. Baptisée «Bivouac», l'exposition présente la production de ces quinze dernières années de ces figures du design contemporain.

Cette exposition à Chicago reprend la première monographie de leur travail présentée en France en 2011 au Centre Pompidou de Metz. A Chicago toutefois, le visiteur la découvrira non plus dans une seule et même pièce mais dans des galeries plus ou moins grandes.



Ronan et Erwan Bouroullec: «Clouds».

Frank Wilhelm

# contemporain capital

soirée autour d'Aline Mayrisch et Gide à l'Institut Pierre Werner

naire de Hugo. Quant à André Gide, Prix Nobel de littérature en 1947 – mon année de naissance –, c'est «le contemporain capital» qui a contribué à faire du cercle de Colpach animé par les Mayrisch un lieu où soufflait l'esprit, comme l'abbaye d'Echternach l'avait été au Moyen Âge.

■ Qu'est-ce qui vous fascine chez Gide?

Ma première rencontre avec Gide était «La Symphonie pastorale», lecture obligatoire pour les élèves de l'enseignement secondaire luxembourgeois encore fort marqué par le catholicisme, dans les années 1960. Or là, on entrait de plain pied dans l'univers de la religion réformée, avec un pasteur marié et rival amoureux de son propre fils, avec une jeune femme aveugle mais étrangement allumeuse, tout cela dans une atmosphère confinée due en partie au décor suisse. Les contraintes, les obligations, les ri-



André Gide, penseur majeur.



Aline Mayrisch selon l'artiste Iva Mrazkova.

tuels auxquels les personnages sont soumis me rappelaient pourtant l'éducation aux valeurs très codifiées que l'on nous inculquait à nous. J'ai aussitôt enchaîné avec la lecture de «L'Immoraliste», plus exotique, mais à la thématique par excellence exigeante, puis de «La Porte étroite», récit là encore sous le signe de la soumission à un ordre moral externe à intérioriser. Puis ce fut la découverte des «Nourritures terrestres», si bibliques et si libertaires en même temps, comme un chant d'affranchissement lyrique. Je lus aussi «Les Caves du Vatican», dont, pourtant, mainte subtilité m'échappait. J'étais sensible à l'appel à l'affranchissement que ces œuvres véhiculaient, mais aussi à leur leçon de rigueur et de dépassement de soi, dans un langage des plus classiques, voire archaïsant, aux délicieuses subjonctifs à l'imparfait, à la syntaxe compliquée d'inversions et de mises en évidences et de mille et une nuances psychologiques et allusions mythologiques. Le fait que Gide ait été l'ami de Mme Mayrisch et de son mari – comme éclaircur de

la FNEL libérale, je connaissais évidemment Emile Mayrisch – pimentait encore l'intérêt que je portais à l'auteur des Faux-Monnayeurs, thème encore moralisant dans un scénario proche du roman policier et traité sur le mode de la mise en abyme. Dieu sait si, depuis, je médite sur le fameux «Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montants» (et pas seulement quand je fais du vélo). Bref, le côté sulfureux de Gide, même son plaidoyer en faveur de l'homosexualité – je ne voyais pas encore que celle-ci pouvait aussi impliquer la pédophilie, si révoltante –, son sens de la discipline mais encore sa réflexion sur le processus créateur m'orientèrent définitivement vers les études littéraires, encore que j'aie eu du mal à lui pardonner son «Victor Hugo, hélas!» J'avais devant moi des dizaines d'années pour essayer de concilier deux auteurs aussi différents, aussi divergents, qui – pour reprendre un mot gidien – «ne m'offrent plus précisément de surprise, mais du moins un constant ravissement».

## la création d'une atmosphère»

frères Bouroullec exposent à Chicago



(PHOTO: GALERIE KREO)

«Pour moi, la question la plus importante dans le design, c'est de créer une atmosphère», explique Ronan Bouroullec, assis sur le rebord de Textile Field, une installation textile spectaculaire qui invite à la relaxation avec ses bandes bleues, grises, vertes, blanches. «J'espère que l'atmosphère produite ici à la sensualité et la douceur qui est à la source de nos différents travaux des objets qui sont parfois extrêmement fonctionnels et parfois magiques», ajoute-t-il. La collection montre comment un bon design fait plus qu'«attirer l'oeil», et pourquoi les Bouroullec sont considérés comme le «baromètre de ce qui se fait dans le design», explique le conservateur Michael Darling. (AFP)

## Konkrete Kunst begegnet Nachtfotografie

Wie sich die Bilderwelt heute darstellt

VON WOLFGANG  
STAUCH-VON QUITZOW

Die in ihrer Tätigkeit immer so bezeichnete „Bildende Kunst“ bildet in der Tat nicht mehr allzu viel ab. Was man vielmehr macht, sind technische Konstruktionen jeglicher Art, sei es auf Wänden oder im großen Umfeld von Skulpturen und Plastiken, meist mit viel Metall. Die neue Abbildungskunst ist aktuell heute die Fotografie, und immer mehr Ausstellungen beschäftigen sich daher mit ihr. Den Kontrast der beiden Kunstwelten kann man natürlich auch mal in Ausstellungen zeigen; und so macht es nun das Stadtmuseum Simeonstift in Trier. Das Museum verfügt mit langräumigen Etagen außerhalb seiner Dauerausstellung über zentrale Flächen für Sonderschauen jedweder Art. In der aktuellen Sonderausstellung „Positionen konkreter Kunst heute“ bieten 15 Künstlerinnen und Künstler aus Europa – von Ungarn bis zu den Niederlanden, von England bis Österreich, von Frankreich bis Deutschland und schließlich auch noch der Slowakei – einen Einblick in die Welt einer Kunst, die sich nun wirklich von traditioneller Abbildungstätigkeit verabschiedet hat. Die optische Helligkeit in der Etage des Trierer Museums sorgt dabei für eine weitaus besondere Beleuchtung der Exponate.

Die konkrete Kunst von heute reflektiert konkret auf geometrische Formen, die den Betrachter anregen sollen. So präsentiert sich etwa die Serie der „Schattenraster“ von Dany Paal (2004) in schwarzen Acrylfarben auf Aluminium – vielleicht sogar ein Standardwerk der ganzen Ausstellung – in Form von Quadraten. Ganz in Edelstahl eingeführt bietet Ewerdt Hilgemann eine Gruppe großformatiger Skulpturen als „Kubusse“, „Triple“ oder „Double“, die breit und schlank die geometrischen Formen von Kunst darstellungen ästhetisch in plastischer Weise formulieren.

### „Lustgarten“

Mit Farben will natürlich auch die konkrete Kunst nicht ganz aufhören, selbst wenn sie vor allem auf Holz- und Bodenplatten in Erscheinung treten, wie in den „Pénétrations“ von Dóra Maurer aus Buda-

pest (2004) oder in den „Farb-Licht-Modulierungen“ von Sigurd Rompza (2008). Konkret farbig geht es dann wieder bei Josef Linschinger zu, wenn er auf seinem „Inkjet auf Leinwand“ mit dem schlichten Titel „Farben“ (2005) Rot, Blau und Violett geometrisch miteinander verknüpft.

Die Schau der konkreten Kunst im Obergeschoss des Stadtmuseums ist so bemerkenswert, weil sich hier einmal abseits von jeglicher Abbildung die technischen Elemente einer traditionellen Bildenden Kunst zu selbständigen Objekten emanzipieren und damit in eine Zukunft der konstruktiven Kunst blicken, deren Ergebnisse erst einmal abzuwarten sind.

Der optischen Helligkeit der konkreten Kunst im Obergeschoss steht in der unteren Etage die Dunkelheit der bildhaften Fotografie gegenüber. Als „Lustgarten“ werden die Fotoarbeiten der bekannten Fotografin Rut Blees Luxemburg, die aus Trier stammt und heute in London lebt, bezeichnet. 15 meist großformatige Fotos sind jetzt mit der Sponsorenvermittlung der Sparda-Bank und ihrem Projekt „Museale“ an das Stadtmuseum Simeonstift übergeben worden, und eben diese Bilder als neuer Museumsbestand sind jetzt in der Ausstellung zu sehen.

Rut Blees Luxemburg liebt als Fotografin die Dunkelheit der Nacht, und sie ging dabei natürlich in der Örtlichkeit ihres neuen Wohnsitzes in England auf attraktive Spurensuche. Von Hauswänden und leuchtenden Fenstern zu Hochhausarchitekturen und Blicken auf Flussläufe erstreckt sich ein intimes Panorama von Bildern, in dem die technische Arbeit an der Realisierung des Sehbaren im Zentrum steht. Rut Blees war mit zahlreichen Ausstellungen in der ganzen Welt vertreten, so auch bei einer Weltausstellung in New York. Die Trierer Schau zeigt nun welchen Schatz das Museum hinzubekommen hat. Es ist die Optik von heute, die der aktuellen Kunst darstellung konkret begegnet.

Die Ausstellung der „Konkreten Kunst“ ist noch bis zum 28. Oktober zu sehen; die Ausstellung „Lustgarten“ von Rut Blees Luxemburg bis 17. Februar 2013; im Trierer Stadtmuseum Simeonstift, Dienstag bis Sonntag von 10 bis 18 Uhr.



Eine Skulptur von Robert Schad.

(FOTO: MESS)